



L'esclave déchaîné

Valeurs antiques



Numéro 1

MARE NOSTRUM

Quid novi sub sole ?

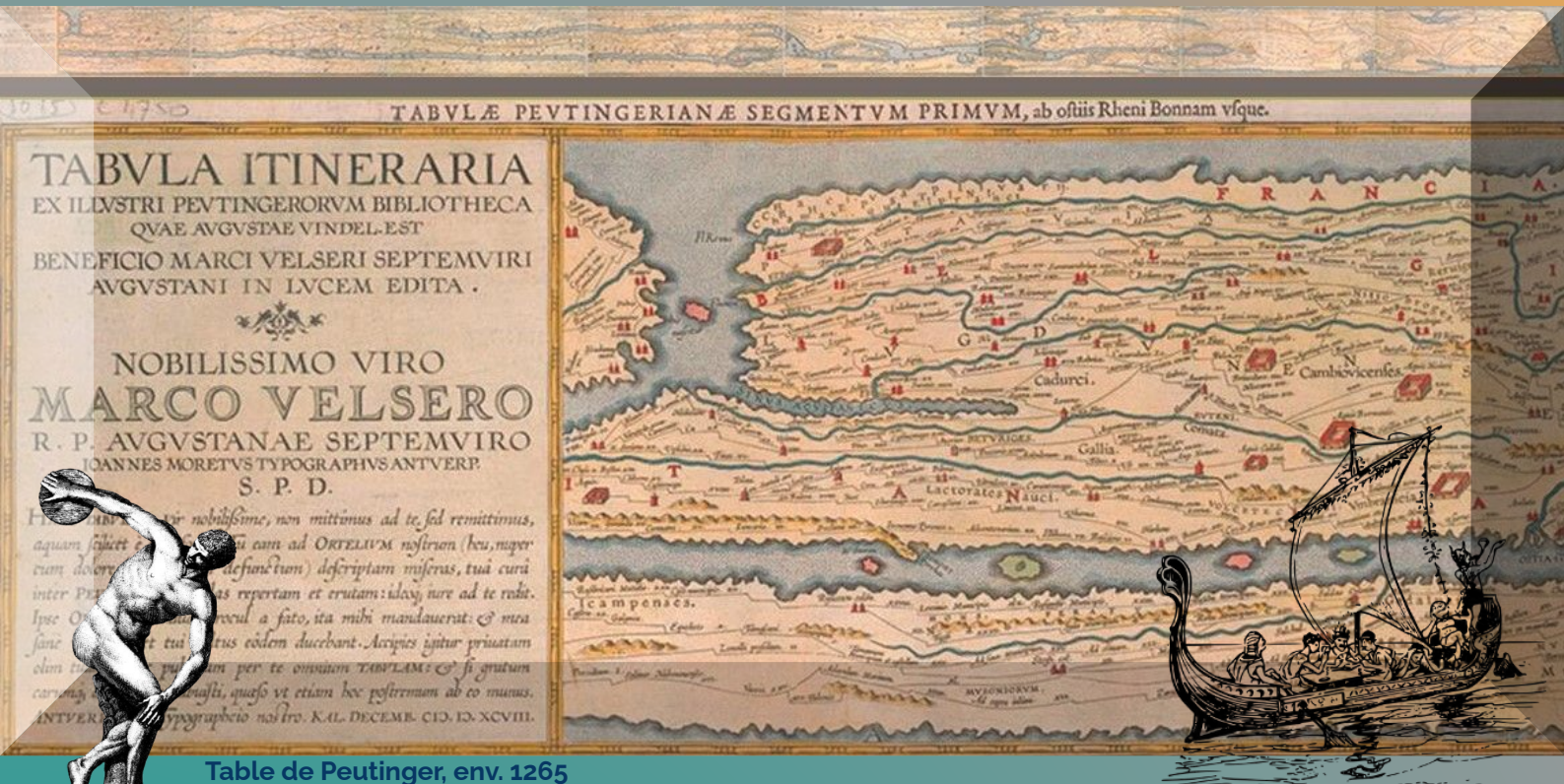


Table de Peutinger, env. 1265

ÉDITO

Découvrez la Rome antique comme vous ne l'avez jamais vue... de ses conquêtes à son quotidien, de ses croyances à ses avancées scientifiques... Notre magazine explore un héritage toujours vivant. Histoire, littérature et arts, mythes, sciences...

Plongez dans le passé pour mieux comprendre le présent ! Bonne lecture !



SOMMAIRE

Guerres et paix (P. 2)

Attila, le barbare qui a défié Rome

Société (P. 9)

Le commerce romain

La journée d'un Romain à Pompéi

Héritage (P. 9)

Les jardins suspendus de Babylone

Le voyage à Rome 2023-24

Étymologie et expressions latines

Philosophie, Lettres et Arts (P. 14)

Epicure, le sage impassible

Virgile, le poète qui offrit la gloire à Rome

Mythes et religions (P. 18)

Devins, présages et superstitions

Comment Rome est devenue chrétienne ?

Le culte d'Isis autour de la Méditerranée

Sciences (P. 22)

Les mathématiques romaines

La médecine à Rome

Quotidien (P.25)

Ornamentum : de l'importance des bijoux chez les Romains

Les desserts de l'Antiquité

N°1 - Mai 2025

Attila, le barbare qui a défié Rome et les Gaules

QUI ÉTAIT ATTILA ?

Attila, surnommé "le Fléau de Dieu", fut le roi des Huns de 434 à 453. Il mena de nombreuses invasions en Europe, menaçant l'Empire romain d'Occident et l'Empire romain d'Orient avant sa mort en 453.

LES SOURCES HISTORIQUES

Si Attila est paradoxalement l'un des souverains barbares les plus célèbres et les plus méconnus de l'Histoire, la faute en revient d'abord à ceux qui l'ont représenté sous les traits d'un des chefs de guerre les plus cruels de tous les temps, celui dont on disait que l'herbe ne repoussait plus, là où le sol avait été foulé par son cheval.

En fait, cette description, qui contient en effet une part de vérité, est loin de recouvrir toute la réalité du personnage, comme en témoigne en particulier *l'Histoire de l'Empire byzantin et d'Attila* de Priscos. Cette source, contemporaine du règne d'Attila, est particulièrement précieuse puisque son auteur, ambassadeur de l'empereur romain d'Orient Théodose II auprès du roi des Huns, a été personnellement au contact d'Attila.

UN SOUVERAIN BARBARE MÉCONNU

LA MAGNIFICENCE DU ROI DES HUNS

Priscos a laissé un portrait de son hôte Attila, ainsi qu'une description de sa résidence, située peut-être à l'époque en Valachie. Son récit souligne que les mœurs du roi des Huns et de son peuple étaient moins rudes et moins primitives que l'imaginaire collectif a bien voulu le croire.

Situé au centre d'une vaste enceinte palissadée et couronnée de tours enserrant le village de bois qui tient lieu de capitale aux Huns, le palais d'Attila apparaît en effet comme une riche demeure aux boiseries sculptées avec art, avec un sol recouvert de magnifiques tapis de laine. La magnificence des vêtements, rehaussés de broderies aux couleurs vives, la splendeur de la vaisselle, en or et en argent, la beauté des armes, richement serties de pierres précieuses, tout traduit dans cette demeure un goût du faste qui ne vise qu'à rehausser le prestige et l'autorité d'Attila.



Monnaie frappée à l'effigie du Roi des Huns, Attila, au Ve siècle.

UN ROI AVISÉ

Priscos reconnaît, par ailleurs, qu'Attila se distingue non seulement par sa simplicité, mais aussi par un sens politique très avisé, qui l'amène à considérer la connaissance des langues étrangères (le goth, le latin et le grec) comme des instruments essentiels de sa diplomatie. Aussi, faute de les posséder lui-même, Attila s'entoure-t-il de secrétaires, originaires de l'orient comme de l'occident de l'Empire romain, et donc susceptibles de s'entretenir dans ces langues, avec les représentants des peuples et des États voisins.

À ces qualités de politique et diplomate, il joint celles d'un homme de guerre habile, courageux, voire cruel, si nécessaire. En outre, il bénéficie d'un contexte favorable à la réussite de ses entreprises, car il accède au pouvoir au moment où la puissance hunnique l'emporte sur celle de tous les autres peuples barbares implantés en Europe grâce aux larges assises territoriales, dont l'ont doté en Europe centrale Mundzuk, Roua et Oktar (respectivement son père et ses oncles).

UN EMPIRE AUX FRONTIÈRES VARIABLES

L'Empire hunnique, sous Attila, se distingue par des frontières variables, reflet d'une puissance militaire dynamique mais instable. À son apogée, cet empire s'étend des steppes d'Asie aux rives du Danube, ses limites étant sans cesse redéfinies par des campagnes militaires et des alliances fluctuantes. Attila, maître de la stratégie, exploite habilement les rivalités pour élargir son influence, frappant rapidement ses adversaires. Chaque victoire renforce son autorité tout en exacerbant les tensions avec les Romains et les Goths, entraînant des mouvements de populations qui redessinent le paysage politique. La stabilité de l'empire repose sur un équilibre fragile, car les rivalités internes et les ambitions des vassaux menacent souvent son unité. Attila forge des alliances temporaires, mais chaque entente est susceptible de se défaire. Les frontières de l'empire, en constante évolution, témoignent de l'interaction entre pouvoir militaire et diplomatie, tandis que les échanges culturels enrichissent la région. Ainsi, l'Empire hunnique illustre une dynamique complexe où ambition et stratégie se mêlent.

LES CAUSES DE L'INVASION DE ROME

LA DÉGRADATION DES RELATIONS DIPLOMATIQUES

Les relations entre Attila et l'Empire romain, déjà fragiles, se détériorent considérablement au fil du temps, culminant en une série de malentendus et de conflits ouverts. Au départ, des négociations sont tentées pour établir des accords de paix, notamment à travers le versement de tributs en échange de la sécurité. Cependant, le non-respect de ces engagements par les Romains, souvent en raison de troubles internes et d'un manque de cohésion au sein de leur administration, incite Attila à voir dans cette situation une occasion d'affirmer sa puissance.

Les Romains, en décalage avec la réalité sur le terrain, minimisent souvent la menace hunnique, pensant pouvoir acheter la paix par des concessions financières. Cette perception erronée aboutit à un sentiment de mépris croissant chez Attila, qui se considère comme un roi légitime. L'échec des pourparlers et l'absence de respect mutuel nourrissent ainsi une hostilité croissante, préparant le terrain pour l'invasion. Attila, voyant ses offres ignorées et ses ambitions contrariées, se persuade que la guerre est la seule voie pour établir son autorité.



Attila suivi de ses hordes barbares foule aux pieds l'Italie et les Arts (détail), Eugène Delacroix, 1847.

L'ÉQUILIBRE FRAGILE

L'ascension d'Attila est étroitement liée à l'influence de ses alliés parmi les peuples barbares, qui, frustrés par la domination romaine, voient en lui un possible libérateur. Des groupes comme les Goths, en quête de vengeance contre un empire oppressif, se rallient à sa cause, créant une coalition hétéroclite unie par un objectif commun : renverser le pouvoir romain. Cette dynamique de soutien est renforcée par un contexte d'instabilité politique au sein de l'Empire romain, déjà affaibli par des guerres internes, des crises économiques et des révoltes. Les tensions entre l'Empire d'Occident et l'Empire d'Orient, ainsi que les divisions sociales, nourrissent un déséquilibre de pouvoir qui offre à Attila une opportunité en or. En exploitant ces faiblesses, il réussit à mobiliser ses alliés et à se positionner comme un acteur clé dans le désordre européen, persuadé que son intervention pourrait instaurer un nouvel ordre bénéfique pour tous, tout en lui permettant de consolider sa propre autorité. Cette conjoncture de mécontentement et de vulnérabilité de Rome prépare le terrain pour une invasion inéluctable.

UN HOMME DE GUERRE CONQUÉRANT

LES RAIDS DANS L'EMPIRE ROMAIN D'ORIENT

Après quelques années de règne conjoint avec son frère Bléda (qu'il élimine en 445), Attila poursuit seul la politique d'expansion qu'il a entreprise dès son avènement, en 434. Cette politique, qui vise d'ailleurs moins à conquérir le terrain qu'à y prélever le maximum de butin, il la mène avec prudence. Ayant assuré ses arrières en obtenant du Romain Aetius la cession de la Pannonie occidentale en 439, il s'en prend d'abord uniquement à l'Empire d'Orient, auquel il veut imposer sa souveraineté ainsi que le doublement du tribut annuel de 350 livres d'or que Théodose II versait à ses prédécesseurs depuis 432. Pour aboutir à ses fins, il envahit chaque année les territoires balkaniques situés au sud du Danube. Secondé par les Ostrogoths, les Gépides, les Hérules et les Skires – peuples barbares qui reconnaissent la puissance prééminente des Huns –.

Il fait ravager par ses troupes les plus importantes villes de cette partie de l'Empire : Naissus, Viminacium, Singidunum, Sirmium, etc. En 448-449, Attila reçoit Priscos en ambassade et finit par accepter d'évacuer les territoires romains situés au sud du Danube et d'orienter désormais sa politique expansionniste vers l'Empire d'Occident, à l'intérieur duquel sa diplomatie lui a déjà ménagé de nombreux alliés. Au premier rang de ces alliés en Occident figurent : les Bagaudes gaulois et leur chef Eudoxe ; les Francs, dont un clan aspire à l'empire pour son chef ; les Vandales, qui auraient peut-être sollicité son appui contre les Goths ? et surtout la princesse Honoria, qui lui promet sa main pour se venger de la mort de son amant Eugène, assassiné sur ordre de son frère, l'empereur Valentinien III.



LES RAIDS DANS L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT

Deux raids marquent alors cette dernière étape du règne d'Attila. La première débute en 451. Remontant en plein hiver le Danube et le Rhin, Attila pénètre dans l'Empire d'Occident à la hauteur de Mayence. Ravageant la Belgique, incendiant Metz le 7 avril, assiégeant peut-être Orléans, défendue par le roi Alain Sangiban et par saint Aignan, il est finalement mis en échec par la coalition dirigée par Aetius au « Campus Mauriacus » (champs Catalauniques) le 20 juin 451.

S'étant replié en Pannonie, il y prépare un nouveau raid, qui déferle cette fois sur l'Italie du Nord, dont les grandes villes tombent toutes entre ses mains. À la dernière minute, pourtant, Turin, et sans doute Rome, sont sauvées par les négociations qu'il engage près de Mantoue avec le pape Léon I Le Grand et avec les représentants de l'empereur.

Contre un tribut et la promesse d'épouser la princesse Honoria, Attila se retire en emportant le butin (dont les habitants d'Aquilée) pris dans la péninsule. Il porte ses forces sur le Danube, où le nouvel empereur d'Orient, Marcien, refusant de verser le tribut, menace le cœur de ses possessions. Le conflit, pourtant, n'éclate pas avant la mort d'Attila, qui aurait succombé d'une hémorragie nasale, au soir de ses noces avec Germaine Ildico. La mort d'Attila scelle le destin de son empire, auquel les rivalités de ses fils et les révoltes des peuples satellites portent le coup final.



Le commerce romain, un ancien réseau très complexe et extrêmement étendu vers le 1^{er} siècle avant j.c, était structuré autour de multiples routes maritimes et terrestres. Ainsi, c'est grâce aux nombreux métiers spécialisés et diverses techniques commerciales qu'il a si bien fonctionné pendant plusieurs siècles et qu'il est parvenu à maintenir un commerce dynamique qui a facilité les transports et échanges de marchandises et de cultures.

LES ROUTES MARITIMES

“MARE NOSTRUM” était le nom donné à la mer Méditerranée par les romains car elle était considérée comme l'épine dorsale du commerce à longue distance. Cette mer reliait les villes principales côtières telles que Alexandrie, Carthage ou même Antioche puisqu'elle était, et reste, la mer la plus navigable au monde.

Les bateaux transportaient du blé, de l'huile d'olive, du vin ainsi que de nombreux produits de luxe comme les épices, la soie et les pierres précieuses qui venaient de l'Orient. Les navires romains étaient conçus pour des voyages longs et dangereux, même si la mer était souvent calme, avec des cargaisons sécurisées pour éviter les pertes.

Chaque port pouvait gérer des volumes importants de marchandises en ayant tous des quais de différentes tailles pour accueillir les navires qui transportaient plusieurs tonnes de cargaison. Chaque emplacement de port était extrêmement stratégique car il allait devenir le centre névralgique des échanges commerciaux de la zone.

LES VOIES TERRESTRES

Laurence, Ray. *The Roads of Roman Italy: Mobility and Cultural Change*. Routledge. 1999.

Les voies terrestres de l'Empire romain étaient très sophistiquées. La construction de ces routes se basait sur des techniques d'ingénierie avancées pour l'époque. Les fameuses routes pavées permettaient le transport rapide de la marchandise sur des longues distances, notamment sur la Via Appia qui était longue de près de 500 kilomètres. De plus, existaient les relais qui assuraient le rangement de chevaux ou le repos des transporteurs.

Sur ces voies se trouvaient des bornes, semblables à celles que nous voyons aujourd'hui sur les autoroutes, qui indiquaient les distances pour faciliter la navigation. Les routes reliaient non seulement les villes romaines entre elles, mais également les frontières de l'empire avec des centres commerciaux majeurs, tels que la Gaule ou la Germanie.

Entretenues par l'état, elles garantissaient la circulation fluide à travers les vallées, les plaines et même les montagnes: “APPIA LONGARUM TERITUR REGINA VIARUM” —la voie appia est reconnue comme la reine des grandes voies romaines.

LES RISQUES DU COMMERCE

Le commerce romain n'était pas épargné de risques. Terrestres ou maritimes, les trajets pouvaient être menacés par des conditions météorologiques imprévisibles en mer ou par des bandits, des pirates, des attaques de tribus hostiles.

Afin d'atténuer ces risques, les marchands naviguaient ou roulaient en convois et organisaient des gardes qui consistaient à garder éveillé un groupe de personnes un certain nombre d'heures afin de laisser la place à un autre groupe à la fin de la garde pour que chacun puisse dormir un certain temps pendant la nuit.

Finalement, les instabilités politiques rendaient encore plus difficiles les passages de frontières. Les commerçants devaient donc s'adapter aux lois locales et prendre des précautions afin de minimiser les pertes.

LES PRODUITS DU COMMERCE

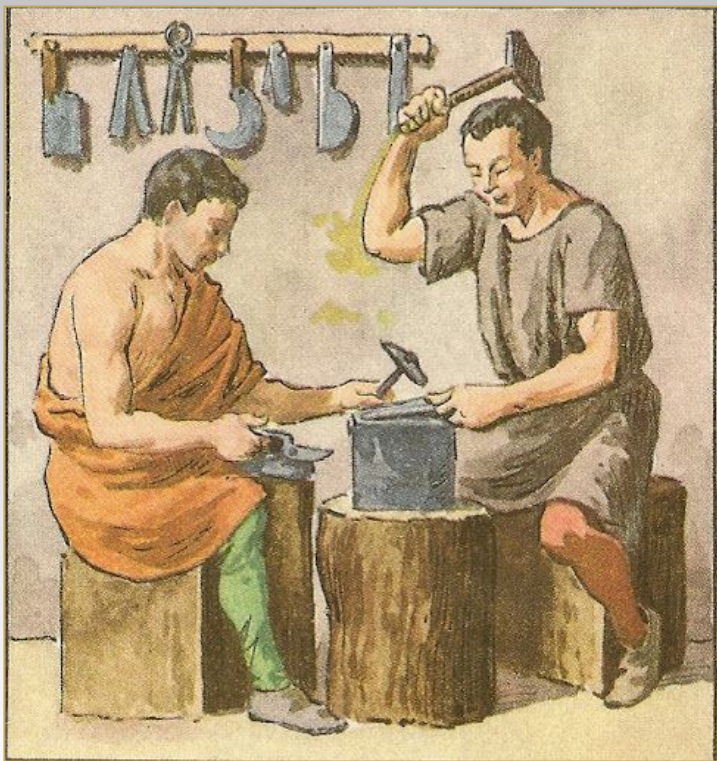
Durant l'époque romaine, de nombreux produits étaient échangés à travers l'Empire, contribuant à son développement économique. Les céréales, comme le blé et l'orge, étaient cultivées en Afrique du Nord, en Égypte et en Gaule, et transportées vers les grandes villes. Le vin, produit en Italie, en Espagne et en Afrique du Nord, ainsi que l'huile d'olive, provenaient principalement des régions méditerranéennes. Les épices, telles que le poivre et la cannelle, arrivaient de l'Inde et de l'Arabie, tandis que la soie, importée de Chine, était très réputée.

Les fruits secs, les cuirs, ainsi que les métaux précieux comme l'or et l'argent, étaient également échangés à travers l'Empire. Les esclaves, provenant de l'Afrique, de la Gaule et des Balkans, jouaient un rôle clé dans l'économie.

Enfin, le verre soufflé, fabriqué en Syrie, et les textiles produits localement, étaient des biens de consommation courante dans tout l'Empire.



Les différents métiers



Les marchands

Les marchands étaient les principaux acteurs du commerce. Ils achetaient et vendaient des biens, que ce soit à l'échelle locale, régionale ou internationale. Certains marchands se spécialisaient dans un type de produit, comme les épices, les tissus, ou les objets de luxe. D'autres étaient des commerçants itinérants, tandis que d'autres étaient sédentaires et opéraient dans les grandes villes ou les marchés.

Les artisans (Fabri)

Les artisans étaient responsables de la fabrication de nombreux produits commerciaux, comme les poteries, les textiles, les vêtements, les bijoux, ou encore les instruments de musique. De nombreux artisans se consacraient à la production de biens de luxe destinés aux élites, tandis que d'autres fabriquaient des objets du quotidien.

Les conducteurs de chariots et transporteurs

Le transport des marchandises était une partie essentielle du commerce. Les conducteurs de chariots transportaient des produits sur les routes terrestres. Parfois, des navires étaient utilisés pour le transport maritime. Le commerce maritime était particulièrement actif dans des zones comme la Méditerranée.

Charlotte

Les banquiers

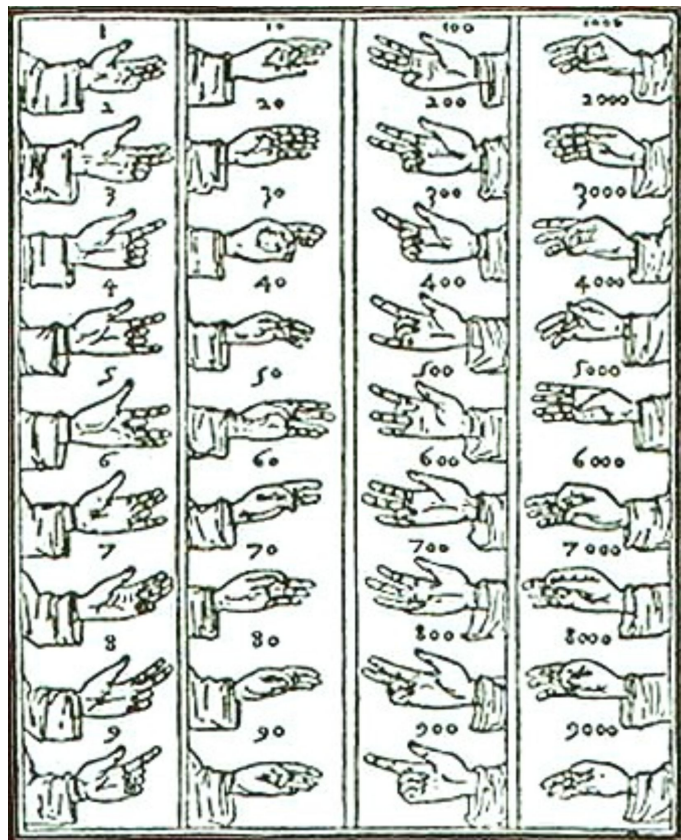
Les banquiers romains facilitaient les transactions commerciales en offrant des services financiers comme les prêts, le change de monnaie (pendant l'empire, surtout des pièces), ou la gestion des paiements. Ils jouaient un rôle névralgique dans le financement des échanges commerciaux, en particulier pour les grandes transactions entre marchands de différentes régions.

Le courtier

Le courtier servait d'intermédiaire dans le commerce et facilitait les négociations entre les acheteurs et les marchands. Il pouvait aussi être impliqué dans l'achat et la vente de biens de luxe ou de propriétés foncières.

Les esclaves

Les esclaves jouaient également un rôle important dans le commerce romain, souvent en tant que travailleurs dans les ateliers de production ou comme "assistants" des marchands. Certains esclaves étaient aussi utilisés pour transporter les marchandises d'une boutique à une autre dans les marchés ; à plus grande échelle, des esclaves pouvaient être spécialisés dans la gestion des stocks ou dans des tâches administratives.



Technique adoptée par les Romains pour compter sur leurs doigts sur les marchés afin de gagner du temps lors des transactions

La journée d'un Romain à Pompéi

Je me réveille au chant des oiseaux, à peine le soleil levé. La lumière du matin se faufile à travers les petites fenêtres de ma maison, me réchauffant lentement. Le ciel est clair, et je peux déjà entendre la ville qui s'éveille. Le bruit des pas sur les pavés, les premières voix des marchands qui annoncent leurs produits. Dans ma chambre, l'air est encore frais, et j'entends ma servante qui prépare le jentaculum (petit-déjeuner) dans la culina. Je me lève, m'étire, et je me dirige vers la salle d'eau, un petit bassin avec de l'eau fraîche que j'utilise pour me laver le visage et les mains.

Je m'habille d'une tunique, simple mais propre, et prépare ma toga. La matière est lourde et je dois la draper soigneusement autour de mes épaules pour que tout soit bien en place. Avant de partir, je mange un peu de pain avec quelques raisins trempés dans du vin, puis je quitte la maison. La porte en bois grince légèrement quand je l'ouvre, et je la referme derrière moi. Il fait déjà chaud, l'air est lourd et l'odeur de la mer flotte doucement dans la brise du matin.

Je prends la rue principale, les pavés sont irréguliers sous mes sandales, et je dois faire attention à ne pas trébucher. Les rues sont encore relativement calmes, mais la ville s'anime déjà. Des esclaves transportent des amphores, des femmes s'arrêtent pour discuter, et des commerçants préparent leurs étals. Je croise plusieurs de mes voisins qui saluent d'un signe de tête. C'est une petite ville, et même si chacun est occupé par ses affaires, on se reconnaît tous dans ces rues étroites.

À mesure que je m'approche du Forum, les bâtiments deviennent plus imposants. Les temples, les portiques, tout est plus grand ici. L'odeur du pain cuit se mêle à celle des épices venant des étals qui bordent les rues. J'entends au loin les bruits des chariots qui passent, traînant leurs lourds fardeaux sur les pavés.

Enfin, j'arrive sur la grand'place. Le Forum de Pompéi se déploie devant moi, immense, avec ses vastes colonnes et ses bâtiments majestueux. C'est le cœur de la ville, un endroit vivant, animé. La pierre du sol, fraîche sous mes pieds, est lisse et régulière, mais les petites fissures montrent l'âge de ce lieu. Les rayons du soleil frappent les colonnes des portiques et les façades des temples. Chaque pas que je fais résonne légèrement sur les pierres de la place.



Le forum de Pompéi



La basilique
de Pompéi



Le temple d'Apollon
à Pompéi

Des voix s'élèvent ici et là, des débats politiques, des discussions sur les derniers événements, les rumeurs de la ville. Au fond de la place, près du temple d'Apollon, un groupe de jeunes Romains discute de l'actualité, avec leurs tuniques impeccables, leurs visages sérieux. Ils semblent évoquer la guerre en Espagne, un sujet qui fait encore parler. Je me rapproche pour écouter, mais un vieil ami me repère.

"Ah, Marcus, te voilà !" me lance-t-il en s'approchant. C'est un ancien collègue de la curie, et il aime me parler des dernières affaires publiques. Nous échangeons quelques mots sur les dernières élections. Il me parle des ambitions de certains candidats à la magistrature, du bruit qu'ils font dans les rues. Un autre homme s'approche, un commerçant, il m'invite à rejoindre un groupe qui discute des nouvelles lois concernant les taxes.

Je prends le temps d'écouter, un peu distrait. Le Forum est un endroit où l'on peut entendre de tout : des rumeurs sur les politiciens, des débats sur les nouvelles décisions de la ville, mais aussi des échanges plus légers sur la vie de tous les jours. Un groupe de femmes se tient près de l'une des fontaines et discute des derniers mariages. Des esclaves courent d'un point à l'autre, portant des paniers de fruits, des amphores de vin, ou des instruments pour les sacrifices qui ont lieu dans les temples.

L'après-midi avance et la chaleur est de plus en plus étouffante. Je décide de me rendre à la basilique, où il y a toujours des discussions sur les affaires de la cité. Je crois que des magistrats vont y tenir une réunion. Quelques notables se rassemblent autour d'un pilier, leur discussion semble plus sérieuse. Je n'ai pas l'intention de m'y mêler, mais j'apprécie l'ambiance vivante qui se dégage du lieu.

Je fais un dernier tour du Forum, observant les gens qui se rencontrent, discutent, négocient. Un vendeur de vin me propose un petit gobelet d'un vin sucré, et je le bois lentement, profitant du moment. De temps en temps, un esclave ou un homme de passage passe près de moi, saluant rapidement ou me lançant un regard furtif.

La journée tire à sa fin, le soleil commence à se coucher derrière les montagnes, baignant la ville d'une lumière chaude. La place commence à se vider lentement, et les gens se dirigent vers leurs maisons ou leurs affaires. Je prends un dernier moment pour admirer les colonnes, les temples, cette grande place où se mêlent à la fois le sacré, le politique et le quotidien.

Je quitte le Forum, repassant par les rues pavées, et je me dirige vers ma domus, content d'avoir vécu une autre journée dans cette ville qui ne cesse de vibrer.

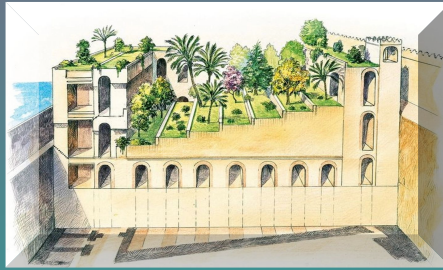
Victor

Les jardins suspendus de Babylone

Vers 225 av.J.C, l'ingénieur grec Philon établit une liste de sept "*temata*" que nous connaissons mieux aujourd'hui sous le nom des sept merveilles du monde antique. Il s'agit de la pyramide de Khéops, de la statue de Zeus, du temple d'Artémis, du mausolée d'Halicarnasse, du colosse de Rhodes, du phare d'Alexandrie et des jardins suspendus de Babylone, la plus mystérieuse des sept merveilles.

La liste de monuments diminuait au gré des époques, les pyramides de Khéops étant les seules encore sur pied, néanmoins, il existe suffisamment de preuves documentaires et archéologiques pour témoigner de leur majesté d'antan. Elles ne sont ni rumeurs ni mythes. Pourtant Les jardins suspendus de Babylone qui, selon la tradition, étaient l'œuvre du roi Nabuchodonosor II (règne de 605 à 561 avant J.-C.), constituent une véritable énigme. Il n'y aucune ruine retrouvé à nos jours et ils ne furent jamais mentionnés dans les sources babyloniennes. Les archéologues tentent de savoir, aujourd'hui encore, où se trouvaient ces jardins à Babylone et ce qui les rendait si particuliers. Ils se demandent également ce que le terme « suspendus » pouvait bien dire. À quoi ressemblaient ces jardins ? Comment étaient-ils arrosés ? Ont-ils seulement existé ?

Nous retrouvons des descriptions des jardins venant de Philon qui nous livre lui-même : "Les jardins suspendus, étaient disposés sur une grande plateforme de palmiers soutenue par des colonnes de pierre. Les troncs de palmiers sont placés les uns à côté des autres en guise de poutres et sont recouverts de terre. On y trouve toutes sortes d'arbres et de fleurs. [...] Luxueuse et royale, cette œuvre d'art force surtout la nature en ceci : suspendre l'exercice de l'agriculture au-dessus de la tête de ceux qui la contemplent. [...] On y trouvait une grande variété de plantes, [...] Des fleurs de tous genres parsèment les jardins. Tout ce qu'il y a de plus charmant, de plus agréable et de plus ravissant s'offre à nos yeux." et le système d'irrigation émerveille Philon, "L'eau, recueillie en hauteur dans de grands conteneurs, arrose tout le jardin."



Mais ce n'est pas le seul à écrire sur le sujet, les historiens étudient aussi les textes de Strabon et Diodore, décrivant les jardins de "merveille". Diodore, présente les jardins de manière détaillée dans *Bibliotheca historica*, son œuvre monumentale en 40 tomes.

Le début des confusions

Flavius Josèphe, historien du premier siècle av. J.-C., écrivit que les jardins se trouvaient dans le palais originel de Babylone. Au cours des premières fouilles menées par l'archéologue allemand Robert Koldewey dans les ruines de Babylone entre 1899 et 1917, une structure solide en arcades avait été découverte dans le coin nord-est du palais.

Koldewey était convaincu que cette structure portait les célèbres jardins. En pierre sculptée, elle était plus résistante à l'humidité que les briques de terre. Ses parois particulièrement épaisses auraient été idéales pour soutenir la superstructure lourde. De plus, la présence de puits avait été mise en évidence. Selon Koldewey, ces derniers faisaient partie du système d'irrigation des jardins.

Aujourd'hui, la plupart des chercheurs s'accordent à dire qu'il s'agit d'un entrepôt. Plusieurs jarres de stockage ont été déterrées mais la preuve la plus concluante est une tablette cunéiforme qui remonte à l'époque du règne de Nabuchodonosor II. On peut y lire des détails sur la répartition de l'huile de sésame, des céréales, des dattes et des épices.

Une décennie plus tard, l'archéologue britannique Leonard Woolley mena des fouilles dans l'ancienne ville sumérienne d'Ur au sud-est de Babylone. Il remarqua des trous régulièrement espacés qui tapissaient la maçonnerie de la ziggourat. Serait-ce la preuve de l'existence d'un système de drainage ou d'irrigation qui alimentait les jardins surplombant la ziggourat d'Ur ?

Les anciens récits décrivent les jardins de Babylone comme composés de plusieurs terrasses qui abondaient en plantes luxuriantes et aromatiques.

Le manque de preuves documentaires et archéologiques poussa certains experts à envisager un scénario tout à fait différent : et si les jardins suspendus ne se trouvaient pas à Babylone ? Cette merveille du monde pourrait bien se trouver dans une autre ville.

Cette hypothèse n'est pas aussi radicale qu'elle n'en a l'air. Les sources gréco-romaines qui mentionnent les jardins suspendus fournissent des détails historiques empreints de légendes. De même, en racontant l'histoire des grandes civilisations mésopotamiennes, ils confondaient souvent l'Assyrie et la Babylonie. Diodore, par exemple, plaça Ninive, la capitale de l'Empire assyrien près de l'Euphrate, alors que la ville était située sur les rives du Tigre.

Dans un autre extrait, Diodore décrit les murs de Babylone, en s'attardant sur les représentations assez riches des animaux chassés par « la reine Sémiramis à cheval qui lance un javelot sur un léopard et, à côté d'elle, son mari Ninus, qui s'apprête à projeter sa lance en direction d'un lion. » Aucune scène de chasse du genre ne fut trouvée à Babylone. Elle ressemblait cependant étrangement à des reliefs néo-assyriens qui représentaient des scènes de chasse sur les murs de pierre du palais nord de Ninive.



Dans cette illustration qui date du XXe siècle, on voit Nabuchodonosor qui gravit les marches des jardins suspendus. La porte d'Ishtar apparaît en arrière-plan.

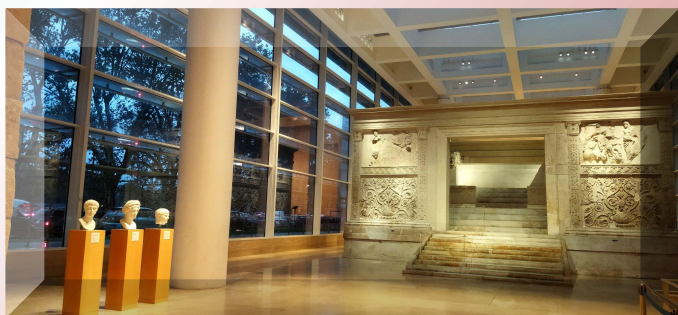


Une des multiples reconstitutions fictives des jardins de Babylone

Le voyage à Rome des latinistes - novembre 2023

Cette année, nous avons eu la chance, en tant qu'élèves de l'option latin, de partir pour un séjour de quatre jours à Rome, du 27 au 30 novembre, pour enfin découvrir la ville qui nous a fascinés durant plusieurs années.... Nous sommes allés à la rencontre des sites et des vestiges, marqués par l'empreinte des grands orateurs, philosophes, historiens, poètes et senatus populusque romanus d'autrefois... Ce voyage regroupait les élèves de seconde, première et Terminale, accompagnés de la fabuleuse équipe de professeurs de latin du lycée : M. Ture, Mme Lebas et Mme Nguyen.

Après un départ à une heure très matinale, le lundi matin, nous avons pu nous élancer dans les rues de Rome directement, dès notre arrivée. Le premier jour, nous avons visité la célèbre place d'Espagne avec sa fontaine baroque **La barcaccia sculptée par il Bernino et les escaliers de l'église baroque française de la Trinité des Monts**, ainsi que la Via dei Condotti. Nous sommes passés devant l'Antico Caffè Greco, un ancien café fréquenté notamment par des poètes très connus tels que Byron et Keats.



Nous sommes ensuite allés déjeuner près du Mausolée d'Hadrien (**Château Saint-Ange**), où nous avons pris une photo sur le Pont des Anges. En début d'après-midi, nous sommes allés à la **Place Navone**, ancien stade de Domitien, où se trouvent trois magnifiques fontaines baroques. La fontaine des quatre fleuves du Bernin représente quatre fleuves de différents continents : le Gange, le Nil, le Danube et le Río de la Plata, en face de l'Église de Sainte Agnès en Agone de Borromini puis la fontaine de Neptune et celle du Maure. Après un café à *San Eustachio* pour nous réchauffer pendant ce jour pluvieux, nous nous sommes dirigés vers **l'église Saint-Louis-Des-Français** afin de découvrir le triptyque du Caravage qui nous a laissés pantois. La journée s'est achevée avec la visite de **l'Ara Pacis**, un autel reconstitué dans le musée national romain. Cet autel était dédié à Auguste et situé à l'origine, sur le Champ de Mars. Enfin... une dernière petite déambulation nocturne dans le centre-ville de Rome...

Après l'incontournable visite du Colisée et du forum romain, de ses temples, basiliques, arcs de triomphe... nous avons découvert la colonne trajane, dégusté une pizza incroyable, puis assisté à un défilé militaire inattendu devant le somptueux palais de Victor Emmanuel II.



Les présentations des élèves se sont poursuivies sur le mont Palatin puis le Circus Maximus et la Bocca della verità, avant de savourer une glace...



Le jour suivant, nous avons pris un train pour arriver à Ostia Antica. Des élèves de 1ère et de Terminale nous ont présenté quelques édifices centraux comme les thermes, le port, l'amphithéâtre ou les maisons (les insulae et les domus, c'est-à-dire les "immeubles" et les "maisons" respectivement) des anciens habitants d'Ostie.

De retour à Rome, nous avons eu un moment de temps libre à Rome pour acheter des souvenirs. Après cette heure et demie, nous sommes allés à la Fontaine de Trévi, où nous avons appris le *fun fact* suivant : un commerçant, travaillant devant la Fontaine de Trévi pendant sa construction, dit à l'architecte que sa fontaine était laide. L'architecte décida donc de placer une sculpture en pierre devant la boutique du commerçant pour qu'il ne voie pas la fontaine quand elle serait finie. Devant la fontaine, nous avons pris nos dernières photos, avons lancé des pièces en formulant le vœu cher de revenir bientôt...



Les élèves de seconde 2023-24 :
Ludmila, Elisa, Chloé, Diego,
Marc, Zakarye

Expressions latines

Carpe diem

Mets à profit le jour présent ! Tirée d'un poème d'Horace, la locution complète est "*carpe diem quam minimum credula postero*", littéralement "sois le moins crédule possible pour le jour suivant". On le traduit généralement en français par "**cueille le jour présent sans te soucier du lendemain**" pour garder le genre poétique. On peut l'interpréter comme une incitation à profiter du temps imparti à l'être humain, de la vie dans sa brièveté.

Alia jacta est

C'est certainement là une des citations latines les plus connues : elle signifie "**le sort en est jeté**". Ce sont les paroles qui auraient été prononcées par César le 10 janvier 49 av. J-C en franchissant le Rubicon avec son armée.

Errare humanum est

Voici l'une des citations les plus connues : "**l'erreur est humaine**". La locution complète est *errare humanum est, perseverare diabolicum*, ce qui signifie "l'erreur est humaine, l'entêtement [dans son erreur] est diabolique". Elle est souvent attribuée à Sénèque mais elle existait auparavant. Il s'agit d'une maxime philosophique visant à pardonner les erreurs des humains qui ne sont pas parfaits. Cependant, la maxime amène aussi à saisir cette erreur pour s'améliorer. La deuxième partie l'explique bien : qui s'entête dans ses erreurs est inexcusable.

Veto

A l'origine, le veto était une manière de s'opposer à un magistrat, peu importe son rang, ou à une décision du Sénat romain. Aujourd'hui, il garde le même sens d'opposition à une décision. Il est notamment utilisé aux Nations Unies par un pays lors d'une décision contestée. Si un pays met un veto, la proposition est rejetée. On retrouvera facilement des citations similaires dans les dizaines de langues latines utilisées aujourd'hui !

Deus ex machina

Cette phrase signifie "**Dieu sort de la machine**" et est une traduction d'une expression grecque à l'origine, faisant référence au théâtre et à l'intervention de dieux ou déesses, amenés au-dessus de la scène par une machinerie. L'intervention divine résolvait les problèmes lors du dénouement d'une pièce. Aujourd'hui, l'expression est employée quand une situation se résout grâce à un élément inattendu jusque là.

Memento mori

"Souviens-toi que tu vas mourir"

Cette phrase fut prononcée par un esclave qui s'adressait à un général pendant son triomphe, l'objectif était de lui rappeler qu'il n'était qu'un homme, et qu'un jour il allait mourir.

Expressions latines

Timeo hominem
unius libri

Paroles de Saint Thomas d'Aquin signifiant : "*Je crains l'Homme d'un seul livre*" par lesquelles il voulait signifier que l'homme qui ne connaît qu'un livre unique mais le connaît très bien est redoutable par la parfaite connaissance qu'il en a. Mais d'autres interprétations existent aujourd'hui comme : l'idée de craindre l'Homme qui ne connaît et jure que par un livre et a une grande étroitesse de vue et très peu d'éléments comparatifs de jugement. Ensuite pour fustiger ceux qui, n'ayant lu qu'un seul livre croient tout connaître et se comportent en pédants.

Cogito,
ergo sum

Je pense, donc j'existe. Aussi traduite par "je pense donc je suis", cette citation est tirée du *Discours de la méthode* de René Descartes en 1637. Cela exprime la seule certitude qui résiste à un doute méthodique. Seule l'existence de l'être humain qui pense est certaine au départ. Descartes cherche à refonder totalement la connaissance. A la base, la formulation est en français. Ce n'est qu'en 1644 que Descartes la reprend en latin dans *Les Principes de la Philosophie*.

Et caetera

"*Et le reste*". Une des phrases latines les plus connues, a donné "etcetera" en français et "etcétera" en espagnol. On l'utilisait pour indiquer qu'une énumération est incomplète.

Mea culpa

"C'est ma faute". Cette phrase est encore utilisée en espagnol et dans d'autres langues latines pour s'excuser après avoir fait une erreur. Faire son "mea culpa" signifie reconnaître ses erreurs.

Verba volant
scripta manent

Cette expression latine est issue du monde du commerce, où le contrat écrit a valeur plus forte que l'accord oral. Par extension, toute trace écrite peut se retourner contre son auteur, il faut donc prêter attention aux écrits, auxquels il faut prêter une réflexion accrue.

Alter Ego

« *L'autre moi* », désigne une deuxième personne considérée comme distincte de la personnalité normale d'un individu. Ce terme est apparu dans le langage courant au début du XIX^e siècle, lorsque les psychologues se penchèrent pour la première fois sur les troubles dissociatifs de l'identité. Cicéron fut le premier à employer ce mot lors de sa construction philosophique, dans la Rome du I^{er} siècle, et le définît comme « un second soi, un ami digne de confiance ».

Tu quoque,
mi fili !

"*Toi aussi, mon fils !*" Cette phrase a été prononcée par Jules César au moment où il s'est fait assassiner ; il s'adressait à Brutus. Cette phrase, bien que très symbolique en latin, a été exprimée en grec. ("kai su teknon")

Épicure, le sage impassible

Qui est-il ?

Épicure (en grec Ἐπίκουρος / *Epikouros*) est un philosophe, et bien que moins connu physicien et astronome grec, né à la fin de l'année 342 av. J.-C. ou au début de l'année 341 av. J.-C. à Samos ou Athènes et mort en 270 av. J.-C. à Athènes. Il est le fondateur de l'épicurisme, l'une des plus importantes écoles philosophiques de l'Antiquité, et du courant philosophique du même nom qui influencera des philosophes, écrivains..., à travers les siècles.

Il reçoit une éducation platonicienne avec Pamphile et atomiste avec Nausiphane (un disciple de Démocrite), mais les réponses de ses maîtres ne lui suffisant pas, il décide de raisonner tout seul en autodidacte.

Sa conception du monde et de la vie

La philosophie d'Épicure est d'abord fondée sur une théorie physique, issue pour une grande part de la physique de Démocrite : tout ce qui existe est composé d'atomes qui se meuvent dans le vide par des mouvements aléatoires. Épicure modifie cependant certaines idées de Démocrite et ajoute le concept très important de *clinamen* (écart ou déviation spontanée des atomes par rapport à leur chute dans le vide, qui permet aux atomes de s'entrechoquer).

Tout doit son existence à la rencontre des atomes, même les dieux, qui sont immortels et indifférents aux affaires humaines. Il n'y a pas de providence et la superstition conduit à la crainte. L'âme n'est qu'une partie du corps, composée aussi d'atomes qui se dispersent à la mort. Il n'y a pas de vie après la mort, pas de destin, pas de finalité.

L'épicurisme est donc un matérialisme radical (Épicure étant précurseur du matérialisme). Cette conception est très mal reçue par une partie de la société, notamment les stoïciens et Cicéron qui ne voit pas l'intérêt de blâmer la prédiction de l'avenir.

"Premièrement, ils ont tort de blâmer la prévoyance de l'avenir. Rien n'est plus propre à émousser la pointe de l'affliction, que de penser sans cesse qu'il n'y a rien qui ne puisse arriver, que de méditer sur la condition de l'humanité, et sur la nécessité d'obéir à la loi que nous avons reçue avec la vie ; l'effet de ces réflexions est moins de nous causer de la tristesse que de nous en préserver."

Tusculanes, I, III, ch. 17

La science pour Épicure n'est pas un but mais un moyen pour arriver à sa fin : le **bonheur**. Il ne cherche pas de preuve absolue dans le domaine des sciences, ne retenant que ce qui est vraisemblable et convaincant.

Son objectif étant donc le "bonheur" comme il le dit,

adoptant ainsi un point de vue très différent de

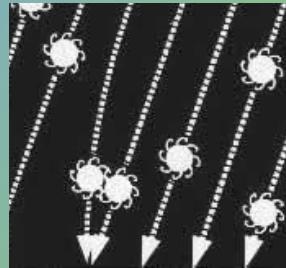
celui que l'on pourrait

avoir : selon lui

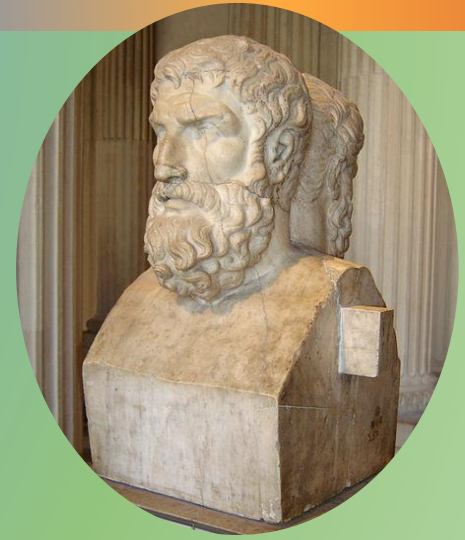
le bonheur est

l'ataraxie

(l'absence de troubles).



Clinamen



Pilier hermaïque représentant Épicure adossé à son disciple Métrodore de Lampsaque (le jeune). (deuxième moitié du II^e siècle ?). Découvert à Rome, Italie. Musée du Louvre

L'éthique épicurienne nous parvient par le seul texte portant dessus : *La lettre à Ménécée*, dans laquelle Épicure annonce que la philosophie est la médecine de l'âme, et qu'on peut la pratiquer à tout âge.

« *Le plaisir, dit Épicure, est le principe et la fin de la vie heureuse (À Ménécée, 129)* ».

Il propose également un quadruple remède (*tetrapharmakos*, terme utilisé par les épicuriens postérieurs) pour se soigner des maux de la condition humaine, à savoir :

- Les dieux ne sont pas à craindre.
- La mort n'est pas à craindre.
- On peut atteindre le bonheur.
- On peut supporter la douleur.

L'épicurisme est une philosophie d'équilibre, fondée sur l'idée que toute action entraîne à la fois des effets plaisants (positifs) et des effets amenant la souffrance (négatifs).

Il s'agit donc pour l'épicurien d'agir sobrement en recherchant les actions conduisant à l'absence de douleur, dont la pleine conscience procure le plaisir suprême (renvoie au quadruple remède car il n'y a pas de craintes ni d'angoisses).

La clef du bonheur est de connaître ses propres limites ; c'est pourquoi l'excès doit être évité car il apporte la souffrance.

Épicure défend un mélange de joie tempérée, de tranquillité et d'autosuffisance. Le plaisir est le bien, et les vertus servent d'instruments. La vie selon le plaisir est cependant une vie de prudence, de vertu et de justice.

« *L'épicurisme propose un idéal de bonheur individuel et une vision du monde où ni les dieux, ni même la mort ne sont à craindre, car si tout l'univers est composé d'atomes éternels et indestructibles, l'homme ne doit rien à l'initiative des Dieux.* »
Denis Huisman

Ensuite, il classifie ainsi les désirs :

Désirs naturels				Désirs vains	
Nécessaires			Simplement naturels	Artificiels	Irréalisables
Pour le bonheur (ataraxie)	Pour la tranquillité du corps (aponie)	Pour la vie (nourriture, sommeil)	Variation des plaisirs, recherche de l'agréable	ex. : richesse, gloire	ex. : désir d'immortalité

Les épicuriens sont d'ailleurs connus pour avoir souhaité se tenir à l'écart de la vie publique, selon le prétexte popularisé par le pamphlet de Plutarque « *Vis caché !* » (*lathè biôsas* en grec). Ce refus de la participation politique s'explique principalement par l'identification du désir de gloire et de richesse comme un désir orienté vers des réalités bien plus toxiques que plaisantes, et par une volonté de fuir les situations de souffrance et de risque.

Sa philosophie prône le contentement et la vie communautaire entre amis dans un bonheur stable : l'amitié ou *philia* est en effet une notion cardinale de l'éthique épicurienne. Il pose la question de la sincérité de l'amitié : qu'est-ce qu'un véritable ami ? comment définir l'amitié vraie ?

Pour Épicure, le véritable ami est avant tout celui qui prévient les besoins de l'autre, lui évitant ainsi les troubles de l'âme et lui permettant d'accéder à l'ataraxie. L'amitié est finalement un des plaisirs du sage, de très loin supérieur à la passion amoureuse, source de malheurs. Tout de même, ce concept est paradoxal car Épicure prône l'autosuffisance (concept individualiste).

Épicure élabore une théorie de la connaissance (ou gnoséologie) qui se fonde sur les sens, sur la véracité des sensations qui garantissent seules que nous connaissons la réalité.

Il invente également la théorie des prénotions : nous formons en nous des concepts à partir d'expériences répétées. Ces prénotions donnent un point de départ à la réflexion humaine.

Pour Epicure ne pas craindre la mort est une marque de sagesse. La crainte, on l'a vu, est surtout la conséquence

de la superstition.

La psychologie

d'Épicure doit permettre

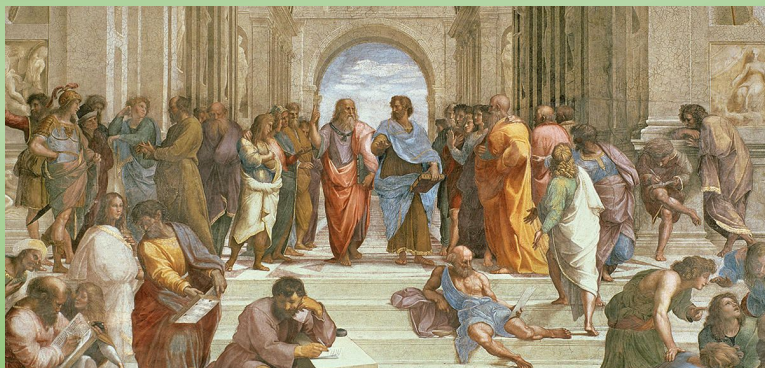
de supprimer toutes les

C'est Sénèque, un stoïcien, qui dit de sa pratique :
« *Pour moi, je pense et j'ose le dire contre l'opinion des nôtres (stoïciens), que la morale d'Épicure est saine, droite et même austère pour qui l'approfondit... Je dis qu'elle est décriée sans l'avoir méritée.* ».

superstitions qui se rapportent à l'âme : la mort est une extinction complète, elle n'est rien pour nous. On ne doit donc pas laisser la peur ruiner notre vie.

« *Le plus effrayant des maux, la mort ne nous est rien, disais-je : quand nous sommes, la mort n'est pas là, et quand la mort est là, c'est nous qui ne sommes pas !* » Épicure.

C'est, finalement, une doctrine qui s'oppose avec force au platonisme et, de manière plus mesurée, à la doctrine d'Aristote (des fragments nous font voir qu'Épicure est un lecteur consciencieux de ce dernier)



Détail de l'École d'Athènes, fresque du peintre Raphaël (1483-1520). Platon (en robe rouge) et Aristote (en bleu).

L'école d'Épicure

L'école d'Épicure a parfois été appelée **Jardin** en raison du lieu, hors des murs d'Athènes, où il vivait avec sa famille et ses amis-disciples qui comprenaient, fait assez rare à l'époque, des femmes et des esclaves.

En 306 av. J.-C., à 35 ans, il vient s'installer à Athènes et il y achète un jardin pour 80 mines ; l'école du Jardin devient le centre des études épicuriennes. Il y passera le reste de sa vie. C'est pendant cette dernière période qu'il a écrit un très grand nombre de ses œuvres et de ses lettres.

Il a pour disciples : Hérodote, Pythoclès, Hermarque de Mytilène, Métrodore de Chio, Polyen de Lampsaque, Léontée de Lampsaque, Themista, Léontion, Colotès et Apollonidès.

C'était une doctrine populaire dans toutes les couches de la société car elle avait la réputation d'être relativement facile à saisir, moins technique que l'enseignement de la Nouvelle Académie ou du stoïcisme. Le nombre des épicuriens fut très important à certaines périodes, au témoignage de Diogène Laërce, qui écrit que « *les villes ne pouvaient plus contenir [ses adeptes]* » : « *Le charme de cette doctrine égalait la douceur des sirènes.* »



Oeuvres

Il est l'un de ceux qui ont le plus écrit dans l'Antiquité (300 ouvrages semble-t-il) avec Chrysippe (plus de 700). Cependant, de nos jours peu de ces ouvrages se sont conservés et la doctrine est parfois rapportée par des poètes antiques comme Lucrèce (grand admirateur d'Épicure).

De la vaste œuvre d'Épicure, il ne reste rien d'autre, sinon 81 *Sentences vaticanes*, et c'est essentiellement grâce à son disciple, le poète Lucrèce (94 av. J.-C. ? - 54 av. J.-C. ?), auteur du *De rerum natura* (*De la nature des choses*), que l'on connaît la philosophie d'Épicure.

On a découvert, vers 1750, à Herculaneum, dans la villa des Papyrus une importante bibliothèque philosophique à la fois carbonisée et protégée par l'Éruption du Vésuve en 79, qui contient le principal ouvrage d'Épicure, *La Nature*, en 37 livres, chacun ayant la longueur d'un rouleau de papyrus ce qui correspond à une dizaine de volumes dans une édition moderne. La reconstitution, extrêmement difficile et qui demande un travail considérable, est toujours en cours.

On retrouve donc les fameuses Lettres : *Lettre à Hérodote* (la physique), *Lettre à Pythoclès* (les phénomènes célestes), *Lettre à Ménécée* (l'éthique). G. Arrighetti (1976) date la *Lettre à Hérodote* de 295-290 av. J.-C. ; Jan Erik Hessler date la *Lettre à Ménécée* de 296-295 av. J.-C.

Il y a ensuite les *Maximes capitales* (il y en a 40), puis les *Préceptes*.

Ludmila

Virgile, le poète qui offrit la gloire à Rome

Virgile, de son vrai nom Publius Vergilius Maro, est souvent considéré comme "le Cygne de Mantoue". Né en 70 avant J.-C. dans le village d'Andes, en Italie, près de Mantoue (aujourd'hui, Virgilio en son honneur), il vient d'une famille modeste, voire bourgeoise : sa mère, Polla Magio, est fille d'un riche marchand ; quant à son père, c'est un petit propriétaire, vivant de l'agriculture et de l'apiculture. Sa famille lui permet de poursuivre des études approfondies dans des domaines variés comme la philosophie, les lettres, le droit, les mathématiques... d'abord à Crémone, puis à Rome et à Naples. C'est dans cette dernière ville qu'il a été influencé par la culture grecque, et il se forme auprès de philosophes comme Philodème et Siron, qui lui inculquent les idées épicuriennes*.

Ses premiers poèmes, les *Bucoliques* montrent la beauté de la vie rurale ce qui se fera remarquer par l'empereur Auguste. Ce dernier, conscient du potentiel de Virgile, lui suggère d'écrire une épopée romaine, une œuvre qui célébrerait les origines et la grandeur de Rome. C'est ainsi que Virgile se lance dans l'un des projets les plus ambitieux pour rivaliser avec les œuvres d'Homère, *l'Illiade* et *l'Odyssée*. Son but est de glorifier la fondation légendaire de Rome en incorporant l'aventure et l'héritage, et de donner à l'Empire un passé mythique et héroïque. *L'Énéide* se compose d'une Odyssée (chants I à VI, relatant les voyages d'Énée) et d'une Illiade (chants VII à XII, qui narre la guerre pour l'établissement en Italie). Dans *L'Énéide*, Virgile explore des thèmes en lien avec Rome et les idées d'Auguste.



Par des images prophétiques**, il célèbre l'empereur, le futur glorieux de Rome, comme dans la descente d'Énée aux Enfers où celui-ci aperçoit la grandeur de la "pax romana".

L'Énéide raconte l'histoire d'Énée, un héros troyen après la chute de Troie. Perdant sa patrie à cause des Grecs, Énée effectue un long voyage à travers la Méditerranée, au cours duquel il affronte de nombreux défis, comprenant des tempêtes, des monstres marins et des conflits avec des royaumes étrangers. Guidé par la volonté des dieux, il se rend en Italie, où il doit achever une nouvelle cité qui donnera naissance à Rome, une dizaine de générations plus tard. L'épopée se divise en deux parties : la première suit les voyages d'Énée et ses rencontres, tandis que la seconde se concentre sur la guerre qu'il mène contre Turnus, le chef des Rutules, pour conquérir la terre promise. À travers ses luttes, Énée incarne des valeurs romaines comme le devoir, le sacrifice et la piété, tout en évoquant le destin glorieux de Rome. Virgile fait parfois des jeux de mots dans ses compliments à Auguste, ce qui peut s'interpréter de plusieurs façons...

Virgile passe ses dernières années à retravailler *L'Énéide*, voyageant même en Grèce et en Asie Mineure pour se documenter et prendre de l'inspiration. Pourtant, il ne pourra pas l'achever : il meurt en 19 avant J.-C. d'une insolation à Mégare***. Dans ses derniers jours, il demande que l'œuvre incomplète soit détruite, mais Auguste refuse, assurant ainsi sa publication et la place de *L'Énéide* dans l'histoire de la littérature.

Virgile a inspiré de nombreux artistes à travers les siècles. En 1890, le compositeur Benjamin Godard créa un opéra sur le thème de Dante, où l'Ombre de Virgile apparaît au troisième acte pour inviter le héros à visiter l'Enfer puis le Paradis. De plus, de nombreuses peintures ont été réalisées représentant Virgile, avec des figures célèbres comme Mécène et Horace, en soulignant son rôle central dans la culture littéraire et artistique romaine. Ces représentations montrent comment Virgile est représenté non seulement comme un poète, mais aussi comme un symbole de sagesse et de créativité.



Dante et Virgile visitent l'Enfer, peinture de William Bouguereau.



* vient de la philosophie d'Épicure. Pour les épicuriens, le bonheur se trouve dans la tranquillité d'esprit et l'absence de peur, notamment de la mort.

** des visions ou des prédictions qui montrent l'avenir glorieux de Rome

*** exposition excessive au soleil



Sujet de l'Énéide et invocation à la Muse

Les premiers vers, suivis d'une invocation à la Muse, présentent d'emblée le sujet de l'oeuvre : l'arrivée du Troyen Énée en Italie et les combats qu'il dut mener avant son installation dans le Latium ; bien que protégé par le destin, il fut longtemps la victime des dieux, en particulier de Junon (1, 1-11).

*Arma uirumque cano, Troiae
qui primus ab oris*

Je chante les combats du héros prédestiné qui, le premier,

1, 1

*Italiam, fato profugus,
Laviniaque uenit*

fuyant les rivages de Troie, aborda en Italie, près de Lavinium ;

*litora, multum ille et terris
iactatus et alto*

longtemps sur terre et sur mer les dieux puissants

*ui superum saeuae
memorem Iunonis ob iram ;*

le malmenèrent, à cause de la colère tenace de la cruelle Junon ;

*multa quoque et bello
passus, dum conderet
urbem,*

il endura aussi bien des maux à la guerre, avant de fonder sa ville

1, 5

*inferretque deos Latia,
genus unde Latinum,*

et d'introduire ses dieux au Latium, le berceau de la race latine,

*Albanique patres, atque
altae moenia Romae.*

des Albains nos pères et de Rome aux altièrès murailles.

*Musa, mihi causas memora,
quo numine laeso,*

Muse, rappelle-moi quelle cause, quelle offense à sa volonté, quel chagrin

*quidue dolens, regina deum
tot uoluere casus*

poussa la reine des dieux à imposer à un héros d'une piété si insigne

*insignem pietate uirum, tot
adire labores*

de traverser tant d'aventures, d'affronter tant d'épreuves ?

1, 10

*impulerit. Tantaene animis
caelestibus irae ?*

Les âmes des dieux éprouvent-elles de si grands ressentiments ?

Audrey

Devins, présages et superstitions

Les devins de Rome : rien ne se faisait sans eux

Préoccupés par leur destin, les Romains prenaient la divination très au sérieux. Possédant une grande influence, augures, haruspices et devins intervenaient dans tout, depuis les tracasseries quotidiennes jusqu'aux guerres et aux affaires publiques.

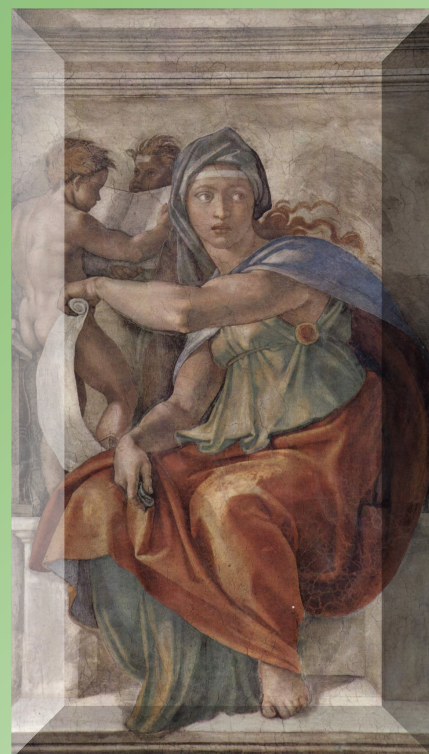


Scène de sacrifice devant un empereur, Giovanni di Stefano Lanfranco, vers 1635, MUSÉE DU PRADO, MADRID

Peu de peuples ont été aussi dépendants des bons et des mauvais présages pour mener leur vie que les Romains de l'Antiquité. À tout moment du jour ou de la nuit pouvait se présenter un signe de mauvais augure. Si un Romain trébuchait sur le seuil de sa maison en partant de chez lui, il pensait qu'il valait mieux ne pas sortir ce jour-là ; et si un coq chantait pendant un banquet, on cessait aussitôt de manger et l'on faisait des exhortations pour conjurer le mauvais présage.



Il en allait de même pour les affaires publiques. Avant de réunir une assemblée, de choisir un magistrat ou de se lancer dans une bataille, on considérait comme indispensable de consulter la volonté des dieux, afin qu'ils garantissent des résultats favorables. On employait pour cela une méthode de divination typique : les auspices, c'est-à-dire l'observation des oiseaux. Comme l'affirmait le philosophe et homme politique Cicéron au I^{er} siècle av. J.-C., depuis l'abolition de la monarchie romaine et l'instauration de la République, « on entreprit, sans les auspices, aucune affaire publique, ni dans la ville, ni à l'armée ».



La Sibylle de Delphes, fresque de Michel-Ange (1508-1512).

La pratique des auspices remonte aux origines de la ville. D'après le récit connu de la fondation de Rome, les frères Romulus et Remus décident de consulter les présages pour savoir qui doit fonder la nouvelle cité. Le second se place sur le mont Aventin et observe six vautours ; mais, au même moment, depuis le Palatin, Romulus aperçoit deux fois plus d'oiseaux. Romulus et Remus sont considérés comme les premiers augures, les prêtres spécialement chargés d'interpréter les signes livrés par les oiseaux.

Avant de partir au combat, l'armée romaine se purifiait par la cérémonie de la lustration. On y réalisait le *suovetaurilia*, le sacrifice d'un porc, d'un mouton et d'un taureau. Les haruspices interprétaient les entrailles de ces animaux pour connaître la volonté des dieux, PHOTOGRAPHIE DE SUOVETAURILIA, MUSÉE DU LOUVRE

Rome n'était pas le seul peuple de l'Antiquité qui consultait les dieux sur l'avenir. Les Grecs, comme on sait, disposaient de différents oracles, comme ceux des sanctuaires de Zeus à Olympie ou d'Apollon à Delphes. Les Romains aussi avaient un oracle, celui de la Sibylle de Cumes. Les prédictions de cette pythonisse se fondaient sur des livres de prophéties qui avaient été apportés à Rome par les premiers rois de la ville et qui, plus tard, étaient consultés par des magistrats, les décemvirs, chaque fois que survenait un désastre dans la ville.

Les auspices relevaient de deux catégories. À la première appartenaient ceux qui se présentaient de façon inattendue (*auspicia oblativa*). Il s'agissait en général d'éclairs ou de coups de tonnerre, appelés « signes du ciel » (*ex caelo*). On les considérait comme très défavorables, car ils mettaient en évidence la rupture de la paix avec les dieux (*pax deorum*), et on les interprétait pour cette raison comme le signe qu'il fallait empêcher ou annuler un projet déterminé. Par exemple, s'ils se produisaient pendant la célébration des comices ou lors d'une séance sénatoriale, il fallait aussitôt les suspendre. Tout citoyen pouvait les observer et les interpréter.

La deuxième catégorie d'auspices étaient ceux sollicités (*auspicia impetrativa*), c'est-à-dire ceux pris par un magistrat possédant le droit d'auspice, comme les consuls ou les préteurs. C'était lui qui « observait » ou « recevait le signe » que les dieux lui envoyaient, mais toujours avec l'aide de l'augure qui, en qualité de « technicien » ou de « conseiller », interprétait les signes adressés au magistrat. Le magistrat devait donc se soumettre à l'avis des augures, ce qui entraînait des conséquences importantes, car ces derniers pouvaient paralyser ou retarder ses plans.

L'orientation nord-sud et est-ouest était essentielle, car elle divisait l'espace céleste en quatre régions projetées de façon imaginaire sur la terre, le *templum* terrestre. Regardant par exemple vers le sud, l'augure observait les oiseaux qui entraient dans le *templum* : les favorables arrivaient par la gauche ; les défavorables, par la droite.



Augure tenant le lituus

LE SORT DE L'ÉTAT DÉPEND DES POULETS

Au I^{er} siècle av. J.-C., le dernier de la République, la science augurale a connu une crise, mais on peut aussi considérer qu'elle s'est transformée pour s'adapter aux temps nouveaux. Les auspices traditionnels ont été remplacés par la technique du *tripudium*, consistant en l'observation de l'appétit et du comportement des poulets sacrés : si en sortant de la cage où ils étaient enfermés, les volatiles mangeaient avec avidité les grains qu'on leur avait jetés et que quelques-uns se détachaient de leur bec et tombaient par terre, l'augure était favorable ; si, au contraire, ils n'avaient pas d'appétit et battaient des ailes, l'augure était très défavorable. L'explication de ce changement réside peut-être dans la relative simplicité de cette méthode, comparée à la complexité que présentaient l'observation et l'interprétation des oiseaux auguraux. Les chefs militaires et les magistrats qui n'avaient pas de droit d'auspice avaient recours à cette méthode. Ils avaient un assistant, le *pullarius*, pour pratiquer les observations.

Comment Rome est devenue chrétienne ?

Lorsque Jésus fut condamné à mort par les autorités romaines vers 30 après JC, les chrétiens de l'Empire étaient déterminés à continuer à prêcher sa parole. Ils écrivirent les Evangiles durant la seconde moitié du 1er siècle. D'abord tolérants, les Romains reprochaient aux chrétiens de ne pas être assez intégrés dans la société romaine, et de donner une plus grande importance aux lois du christianisme qu'aux lois de l'Empire.

La religion chrétienne devint interdite. Les chrétiens furent obligés de pratiquer leur religion discrètement. Pour se reconnaître entre eux, les chrétiens utilisaient plusieurs signes, comme le grand X ou encore le poisson. Aussi, l'influence de cette religion grandissait, malgré la censure ; de plus en plus de Romains se convertirent au christianisme, surtout à Rome, en Afrique du Nord et en Grèce. Ils s'organisèrent dans des églises indépendantes, c'est-à-dire qu'ils déterminaient le fonctionnement de leur communauté basé sur l'étude des Evangiles et le débat théologique.

Cela provoqua la colère des empereurs romains, qui souhaitaient que la religion païenne soit la religion dominante. Les chrétiens subirent de grandes persécutions en 249 (persécution de Dèce) et en 257 (persécution de Valérien). Il s'agissait de persécutions généralisées qui firent beaucoup de morts. En 260, l'empereur Gallien rédigea un édit de tolérance envers les chrétiens (édit de Gallien). Les chrétiens tués étaient considérés comme des martyrs, des croyants qui mouraient pour Jésus et la foi chrétienne. Cependant, en 303, les persécutions reprirent : l'empereur Dioclétien fit brûler des bibles et tua encore plus de chrétiens (La grande persécution). Il s'agissait de la plus horrible persécution des chrétiens de l'Histoire de l'empire romain.

En 312, l'empereur Constantin se convertit au christianisme à la suite d'un rêve dans lequel on lui disait qu'il devait devenir chrétien pour pouvoir vaincre son ennemi Maxence avec qui il disputait le trône de Rome. Peu après ce rêve, il tua Maxence à la bataille du pont Milvius. En 313, l'empereur promulgua un édit de tolérance religieuse partout dans l'Empire (Édit de Milan) et obtint donc le soutien des chrétiens, la religion païenne étant devenue moins influente.

En 380, l'empereur Théodose fit du christianisme la religion d'Etat. Les païens et les juifs devinrent des citoyens de seconde classe, ils avaient moins de droits que les citoyens chrétiens, bien que le judaïsme fût la seule religion non-chrétienne autorisée après cet édit.

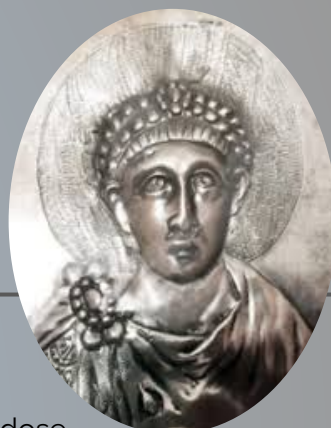
En 386, l'Église catholique n'était désormais plus contrôlée par l'empereur : elle se libéra de la tutelle impériale et revendiqua le pouvoir religieux. L'Église dut s'organiser : les moines consacraient leur vie à l'étude de Jésus, les évêques dirigeaient certaines provinces...



Dioclétien



Constantin



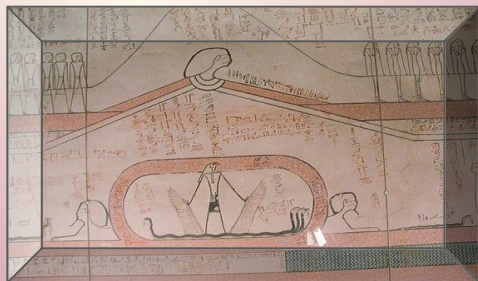
Théodose

Eytan

Le culte d'Isis autour de la Méditerranée

Qui est Isis ?

Isis est l'une des divinités de l'Ennéade d'Héliopolis. Elle est la sœur et l'épouse du roi Osiris, un être généreux qui plaça son règne sous le signe de l'harmonie cosmique. Ce temps heureux prend subitement fin avec l'assassinat d'Osiris lors d'un complot organisé par son frère Seth (le dieu de la confusion, du désordre et de la perturbation), un dieu violent et jaloux. Isis retrouve le corps d'Osiris et le cache dans les marécages de Chemnis. Lors d'une partie de chasse, Seth trouve le cadavre et, fou de colère, le dépèce en plusieurs lambeaux. Durant une longue quête, Isis, secondée par Nephtys (la déesse protectrice des morts en veillant sur le sarcophage), Thot (le dieu de la sagesse et de l'écriture) et Anubis (le dieu de la mort), retrouve les membres disjoints et reconstitue le corps d'Osiris en le momifiant. Après avoir revivifié Osiris, Isis fait de lui le souverain éternel de la Douât, un monde paradisiaque peuplé d'esprits immortels. Pour assurer sa protection, elle le place sous la garde attentive du dieu canin Anubis, son fils adoptif. Les Égyptiens la vénéraient comme la déesse de la chance, de la mer et du voyage.



Isis-colline protégeant la crypte de Sokar, vers 1425 av. J.-C

Les éléments de cette statue d'Isis la placent en l'an 150 de notre ère. Sa nudité la relie à Aphrodite, la déesse grecque de l'amour et de la procréation. Elle porte le calathos, une coiffe souvent portée par les divinités gréco-égyptiennes, sur laquelle figure un disque solaire encadré de cornes. Metropolitan Museum of Art, New York.

La diffusion du culte d'Isis

C'est avec la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand en 332 avant notre ère que le culte d'Isis a pu s'étendre par-delà les frontières égyptiennes. Au lieu de censurer la religion locale des Égyptiens, Alexandre l'adopta. Pendant sa visite de la ville de Memphis, il offrit des sacrifices à Apis, un taureau sacré égyptien également associé à Osiris, et rallia la puissance de la divinité à son propre règne.

À la mort d'Alexandre en 323 avant notre ère, l'un de ses généraux, Ptolémée I^{er} Sôter, prit le contrôle de l'Égypte tout en maintenant la tolérance religieuse. La dynastie ptolémaïque à laquelle il donna naissance continua d'unir la nouvelle élite macédonienne à la population égyptienne locale à travers la foi.

L'importance d'Isis chez les Grecs fut telle que, située en Haute-Égypte, près de la frontière actuelle avec le Soudan, l'île de Philæ lui fut dédiée. Des temples y furent construits en son honneur depuis le 6^e siècle avant notre ère. La construction d'un nouveau temple grandiose voué à Isis commença peu de temps avant la conquête d'Alexandre et s'acheva sous le règne de Ptolémée II Philadelphe et de son successeur Ptolémée III Évergète I^{er} au 3^e siècle avant notre ère.

Sous la dynastie ptolémaïque, certains aspects d'Osiris et Apis fusionnèrent avec les traits de dieux grecs, notamment Zeus et Hadès, pour donner naissance à une divinité synchrétique : Sérapis



Elisa



Photographies des ruines du temple dédié à Isis sur l'île de Délos



Avec la diffusion de l'influence ptolémaïque à travers l'est de la Méditerranée, le culte d'Isis se propagea avec les routes commerciales. Dans les côtes syriennes, israéliennes et turques Isis fut associé à des divinités locales. En Grèce, elle fut dans un premier temps liée à Déméter, déesse de l'agriculture. Au Liban et dans les régions attenantes, c'est à la déesse du Moyen-Orient Astarté qu'elle fut associée. Et dans les villes romaines, les Romains la relièrent à Fortune, (déesse de la chance) et à Vénus, (déesse de l'amour). L'écrivain du 1^{er} et 2^e siècle Plutarque assimila Isis à Perséphone, épouse d'Hadès, (dieu des Enfers).

À ce moment-là, des temples voués à Isis commencèrent à fleurir ici et là dans le monde méditerranéen. L'un d'eux fut érigé sur Délos en mer d'Égée, une petite île aride qui devint un important centre commercial sous la dynastie ptolémaïque. Le temple d'Isis, dont les ruines se dressent encore aujourd'hui sur l'île, fut construit au début du 2^e siècle avant notre ère. Les marchands romains qui fréquentaient Délos pour leurs activités adoptèrent le culte d'Isis qu'ils y avaient trouvé et le diffusèrent à leur retour à Naples, en Campanie, à Ostie, à Rome ou en Sicile. Le culte d'Isis s'était alors diffusé jusqu'en Espagne.

Les mathématiques romaines

Le calcul

Le système de numération romain était assez simple : pour écrire un nombre, disons 1 256, ils écrivaient

- Autant de M que de milliers
- Autant de C que de centaines, en remplaçant CCCCC par D
- Autant de X que de dizaines, en remplaçant XXXXX par L
- Autant de I que d'unités, en remplaçant IIIII par V

Donc 1 256 se traduit par MCCLVI.

Pour les nombres supérieurs à dix mille, il fallait mettre une barre sur les nombres pour multiplier leur valeur par mille. C'est-à-dire, $\bar{I}$ = M

Par exemple, 20 340 609 s'écrivait

XX CCCXXXX DCVIII

On pouvait aussi écrire 1256 comme MCCLIIIIII ou IIII...IIII 1 256 fois, mais ce ne serait pas très efficace. Comme les nombres s'écrivaient sur des tablettes de pierre ou de cire, il fallait économiser l'espace utilisé sur celles-ci. C'est pour cela que quelques Romains mettaient des unités petites à la gauche des unités grandes pour les soustraire. Par exemple, VIIII pouvait aussi s'écrire comme IX et VIII pouvait s'écrire sous la forme IIX.

Pour calculer, les Romains utilisaient un abaque (*abacus*). Cet abaque était divisé en plusieurs colonnes, qui étaient à leur tour divisées en deux sections. La colonne de droite représentait les unités (I et V). Quand on arrivait à cinq I, on ajoutait un galet dans les V, et quand on arrivait à deux V, on les enlevait pour ajouter un X. La colonne suivante était utilisée pour les X et les L, puis pour les C et les D, puis les M et les V, puis les X et les L, puis les C et les D, etc.

Pour additionner deux nombres, il suffisait d'écrire les deux nombres l'un à côté de l'autre et réorganiser les symboles. Par exemple, MMXXIII + MDCCLXVIII

= MMMDCCLXXXVIII
 = MMMDCCLXXXVII
 = MMMDCCLXXXII
 = MMMMDCCXCII.

Pour soustraire, il fallait "décompacter" le nombre (c'est-à-dire, transformer tous les IX en VIII et similaires), puis enlever les symboles égaux et réorganiser. Par exemple, MMMCMVI - MMXXIII

= MMMDCCCCVI - MMXXIII
 = MDCCCCV - XXII
 = MDCCCLXXXXIIIIIIII - XXII
 = MDCCCLXXXIII
 = MDCCCLXXXIII

Il y avait trois méthodes pour multiplier : l'addition successive, la duplication, et la multiplication positionnelle

L'addition successive consistait à additionner le premier nombre une quantité de fois égale au deuxième nombre. Par exemple, pour faire l'opération LXXXVII fois V, ils procédaient ainsi :

LXXXVII + LXXXVII = LLXXXXXXVVIIII = CLXXIIII
 CLXXIIII + LXXXVII = CLLXXXXXVIII = CCLXI
 CCLXI + LXXXVII = CCLLXXXXVIII = CCCXXXXVIII
 CCCXXXXVIII + LXXXVII = CCCLXXXXXXVVIIII = CCCCXXXV
 Donc LXXXVII fois V = CCCCXXXV

La duplication consistait à dupliquer le nombre plusieurs fois et à additionner les résultats qui convenaient. Par exemple, pour calculer LXXXVII fois V :

LXXXVII + LXXXVII = CLXXIIII (II)

CLXXIIII + CLXXIIII = CCCLIIII (IIII)

Comme IIIII + I = V, CCCLIIII + LXXXVII = CCCCXXXX et donc LXXXVII fois V = CCCCXXXX

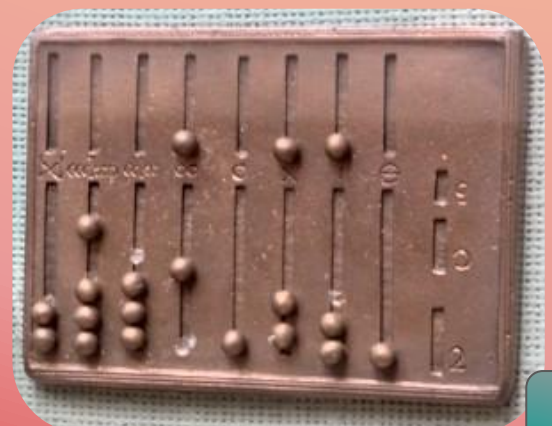
La multiplication positionnelle fonctionnait comme notre multiplication. Pour calculer LXXXVII fois VI :

L|XXX|V|II
 fois VI
 CCC|LLLXXX|XXX|VVII
 Donc LXXXVII fois VI = CCCLLLXXXXXXVVII = DXXXII

La division n'existait pas, mais les nombres décimaux étaient représentés par fractions de 12 :

- Un point (·) représentait 1/12
- Un S représentait 1/2 ou 6/12

Donc 7/12 = S·. Ils n'utilisaient pas de fractions autres que 12 (c'est pratique parce que ça peut se diviser en 1/2, 1/3, 1/4 et 1/6).



Les mathématiques romaines

La géométrie

Les unités de mesure

Toutes les mesures de longueur se basaient sur le "pes", le pied, soit 29,64 cm. On trouve aussi la "palmus", la palme, soit 7,41 cm ou le "digitus", le doigt, soit 18,525 mm, c'était leur plus petite longueur. Pour les plus unités de mesure supérieures, on retrouve le "passus", double pas, donc 1,482 m ou le "stadium", le stade, qui faisait 625 pieds soit 185,25 m.

Il y avait aussi des mesures de volume comme pour les liquides avec le "sextarius", le setier, qui nous donne 5400000 cl ou pour les grains avec "l'hemina", l'hémine, qui vaut dans les 27 cl soit plus au moins 195 g. Ils avaient aussi des unités plus petites ou plus grandes en fonction des situations. Ils avaient aussi des mesures pour la surface ou le volume.

La géométrie en pratique

La géométrie romaine se base sur celle des autres peuples vaincus. La pratique de l'arpentage fut par exemple repli de plusieurs peuples tels que les Egyptiens, les grecs, les Babyloniens et les Etrusques.



La centuriation encore visible aujourd'hui en Italie du Nord



Les mesures de la "palmas", la palme

Mais en quoi consiste cette pratique?

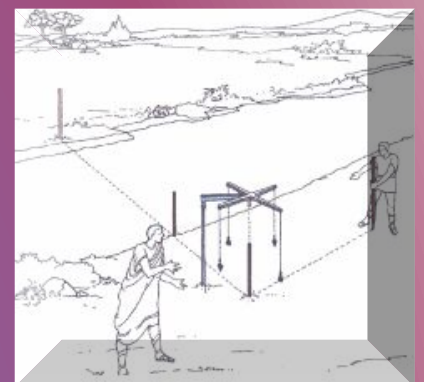
Tout d'abord l'instrument utilisé était le groma. C'était une perche verticale au sol comportant à son extrémité supérieure un tourbillon qui soutient un croisillon maintenant au bout de ses bras des fils de plomb. Grâce à cette disposition le croisillon était parallèle au sol et pouvait tourner sur le plan horizontal.

À quoi servait la pratique de l'arpentage et plus précisément le groma ?

Cette pratique permettait de déterminer le centre d'un camp militaire romain ou du forum lors de la fondation d'une ville. Pour calculer les mesures d'attribution des terres aux vétérans de la Légion et l'établissement de colons romains dans les provinces et les territoires conquis. Finalement, Auguste l'utilisa pour séparer les terrains privés des terrains publics. Une utilisation du groma serait, l'intersection du cardo maximus (voie Nord-Sud la plus importante) et du decumanus maximus (voie Est-Ouest la plus importante), ces deux voies devaient être parfaitement parallèles et on le vérifie grâce au groma.

Qui pratiquait l'arpentage ?

L'agrimensor est l'un d'entre eux. Sa pratique se résumait de la manière suivante : tout d'abord, on devait choisir l'umbilicus soli, le centre de la ville. Puis l'orientation des voies s'il y avait des raisons de ne pas en diriger une vers le Nord, ou de ne pas faire des voies exactement perpendiculaires. Puis à partir du centre, on utilisait le groma pour tracer deux voies. Une direction est - ouest le decumanus maximus et une direction nord - sud le cardo maximus. On prolongeait ces deux voies jusqu'au champs et voilà.



Pratique d'arpentage avec le groma

La médecine à Rome

Entre tradition et innovation

Dans la Rome antique, la santé n'était jamais une certitude. Les conditions de vie difficiles, combinées à une hygiène rudimentaire, rendaient la population vulnérable aux infections et maladies. Une simple fièvre, une coupure ? Sans les soins et la prévention d'aujourd'hui, ces petites blessures pouvaient tourner au drame. Pour contrer ces menaces, les médecins avaient un rôle essentiel, surtout pour les soldats à la frontière de l'Empire. Auguste, par exemple, a créé un corps médical militaire spécialement formé pour soigner les légionnaires. Ce fut une avancée importante pour mieux traiter les blessures et contenir les épidémies.

Mais d'où vient cette médecine romaine, qui est passée de simples remèdes familiaux aux théories avancées inspirées des Grecs ? Au début, les soins restaient dans le cercle familial : le père de famille se chargeait de soigner ses proches. Pour ça, il utilisait des plantes et des substances naturelles, parfois accompagnées de formules incantatoires. C'était une médecine empirique, empreinte de superstition, sans fondement scientifique. Par exemple, Caton l'Ancien, fervent défenseur de cette médecine romaine, recommandait des remèdes naturels comme le chou, le fenouil, ou même des éléments inattendus comme le sang animal.

Puis les Grecs sont arrivés, et avec eux, une nouvelle approche. En 293 avant J.-C., les Romains, pour enrayer une épidémie, ont introduit le dieu grec de la guérison, Asklepios, représenté sous la forme d'un serpent. C'est à ce moment-là que la médecine grecque a trouvé une place à Rome, changeant profondément les pratiques locales. Les médecins grecs, formés dans des écoles spécialisées, furent bientôt respectés pour leur savoir, et leur succès les a vite rendus populaires. À tel point que Jules César a accordé la citoyenneté romaine à ces médecins, tandis qu'Auguste les exempta d'impôts.

La médecine grecque s'implante alors solidement dans la culture romaine. Grâce à cette influence, les médecins romains ont commencé à structurer leurs théories autour des quatre humeurs – sang, bile jaune, bile noire et phlegme – selon les principes d'Hippocrate. Un déséquilibre de ces humeurs était vu comme la source des maladies, et les traitements s'adaptaient : régimes alimentaires, bains, exercices physiques, et bien sûr, les plantes médicinales, comme la menthe et le pavot, pour leurs effets spécifiques. En revanche, la chirurgie restait une pratique risquée, réservée aux cas extrêmes, même si les médecins militaires prenaient de l'expérience avec les blessures des soldats et des gladiateurs.

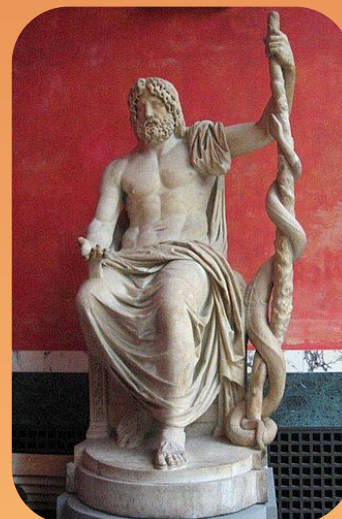


Fresque romaine ; intervention chirurgicale sur Énée ; Musée archéologique de Naples (Italie) ; I^{er} siècle.

Des scalpels, ventouses, et autres instruments chirurgicaux trouvés aujourd'hui témoignent de l'habileté de ces médecins.

La religion, cependant, restait omniprésente dans les pratiques de guérison. Le sanctuaire d'Esculape sur l'île Tibérine, par exemple, accueillait les malades cherchant la guérison divine. Les amulettes, talismans, et même les pierres comme le jaspé, censées avoir des vertus protectrices, étaient également très prisées.

Finalement, bien que rudimentaire et teintée de superstition, la médecine romaine a laissé des traces durables. Les aqueducs, bains publics et systèmes de soins militaires sont des exemples de l'importance accordée à la santé publique. Ces premières pratiques ont posé les bases d'une approche médicale qui a influencé le monde occidental pendant des siècles.



Statue symbolique d'Asclépios tenant son bâton. Dans des périodes postérieures, il a été confondu avec le caducée, qui est entouré de deux serpents.

Ornamentum : de l'importance des bijoux chez les Romains

Depuis plus de 2000 ans, les bijoux sont des accessoires incontournables pour se mettre en valeur. Leur importance demeure malgré les guerres, les révolutions, les invasions et concerne toutes les civilisations. Dans la Rome antique, les bijoux étaient un marqueur du pouvoir qui concernait aussi bien les hommes que les femmes.

Les Romains utilisaient des matériaux précieux comme l'or, l'argent et les perles pour créer de magnifiques pièces. L'or, extrait des Balkans et d'Égypte, est devenu de plus en plus accessible à mesure que l'Empire s'étendait. Les Romains aimaient aussi les perles, souvent portées lors de grandes fêtes, ainsi que l'ambre qu'ils pensaient capable de soigner certaines maladies. Ils fabriquaient aussi des bijoux en verre. Seules les classes sociales aisées pouvaient acquérir ces parures dont le coût atteignait parfois 10 millions de sesterces !

Les Romains aimaient les motifs d'animaux sur leurs bijoux et les nœuds d'Hercule, symboles de force et de courage. Le serpent était un motif particulièrement apprécié, emprunté aux Grecs, car il représentait la protection et l'éternité. Les pierres précieuses gravées, comme les camées, étaient également très prisées pour leur finesse et étaient souvent utilisées pour orner des bagues ou des pendentifs.

A l'époque romaine, les bijoux étaient portés aussi bien par les femmes que par les hommes car ils étaient avant tout un marqueur du statut social. Les hommes les utilisaient pour afficher leur rang ou leur famille. Les chevaliers ("eques") portaient par exemple un anneau d'or, ce qui a donné naissance aux chevalières. Les bagues étaient donc parmi les bijoux les plus courants. Elles étaient souvent ornées de pierres précieuses gravées. Les femmes, en revanche,, portaient une grande quantité de bijoux, comme des bracelets, des colliers et des boucles d'oreilles. Les Romains utilisaient également des pièces de monnaie comme pendentifs ou boucles d'oreilles.

Les bijoux de l'époque romaine étaient souvent inspirés de créations grecques ou égyptiennes. Ils n'en constituent pas moins un aspect passionnant de la culture de la Rome antique et ils continuent d'inspirer la joaillerie mondiale aujourd'hui. Pour admirer ces trésors antiques, on peut visiter le Musée National Romain à Rome ou encore le Musée archéologique Lugdunum à Lyon pour découvrir des bijoux gallo-romains.

Les desserts de L'Antiquité

Je vais vous présenter des desserts typiques de l'Empire romain.

Commençons avec le maritozzi con la panna. Sa première apparition date de la Rome antique, c'est-à-dire au VII^e siècle av.J.C. Son nom fait référence au badinage amoureux. Selon la coutume, ce dessert était offert par le futur époux à sa promise.

Dans l'actualité il est réalisé de petits pains faits de farine, d'œufs, de miel, de beurre et de sel, puis remplis de crème fouettée. On peut aussi y ajouter des noisettes, du raisin ou de la pelure d'orange gélifiée. Parfois, l'intérieur est rempli de glace à la vanille. On n'a pas beaucoup de registres de l'Antiquité même si la recette devait être assez similaire mais sans la crème fouettée ou la glace.

Continuons avec **la Patina de poires** créée par le bien connu Apicius :

Mais qui est Apicius ?

Simple citoyen romain, il acquit la renommée et la fortune sous les règnes des empereurs Auguste puis Tibère en devenant leur cuisinier. On ne retient souvent de lui que ses inventions nous paraissant les plus « extravagantes » comme les "quenelles de vulves de truies". Mais c'était un vrai chef qui nous laissa un recueil culinaire en 10 volumes, le « De Re Coquinaria ». Vers l'âge de 60 ans, sa fortune colossale, constituée en partie grâce à son école de cuisine, commença à fondre après qu'il eût dépensé 100 millions de sesterces pour les riches festins qu'il organisait (soit quand même l'équivalent de 3 à 4 millions d'euros !!) et commençant à se trouver accablé de dettes, il eut l'idée de faire, pour la première fois, le compte de sa fortune : il lui restait 10 millions de sesterces (soit 300.000 à 400.000 euros) et il préféra mourir en buvant une coupe de poison plutôt que de réduire son train de vie...

Patina de Poires



Maritozzi con la panna

La version d'Apicius vient du livre *De Re Coquinaria* et vient à la base avec les ingrédients et des indications de préparation mais sans proportions ni temps de cuisson. Voici l'ancienne recette :

Pira elixa et purgata e medio teres cum pipere, melle, passo, cumino, liquamine, oleo modico. Ovis missis patinam facies, piper super aspargis et inferes.

Traduction : Poire cuite épépinée, avec poivre, miel, vin paillé, cumin, garum et un peu d'huile. Mélanger avec des œufs et faire une patina, saupoudrer de poivre et servir. » Une seule phrase pour décrire et expliquer sa recette .

Maintenant pour les gourmands voici la recette (complète cette fois-ci) :

Pour 6 personnes : Avec une préparation de 15 min et une cuisson de 45 min.

Ingrédients : 1kg de poires, 1/2 verre de vin blanc doux, 6 œufs, 1 c. à soupe d'huile d'olive, 1 pincée de cumin, 1 pincée de sel, Poivre du moulin, 1 noix de beurre (ou huile d'olive) pour graisser les ramequins.

Préparation :

Peler les poires et les couper en gros dés.

Les mettre dans une sauteuse, puis ajouter le vin, le miel et le cumin.

Faire cuire à feu doux pendant 15 min en remuant régulièrement.

Battre les œufs en omelette, puis ajouter l'huile d'olive et donner un tour de moulin à poivre.

Préchauffer le four th.6 (180°C).

Verser les poires et leur jus de cuisson dans les œufs battus et bien mélanger.

Beurrer (ou graisser à l'huile d'olive avec un pinceau) 6 ramequins, verser la préparation dedans et enfourner. Faire cuire 30 min.

Le savillum (ancêtre du cheesecake)

Beaucoup de gens pensent que le cheesecake a été inventé à New York. Mais comme vous pouvez l'imaginer s'il apparaît ici, cela est faux. Son origine viendrait même de la Grèce antique (soit 1200-800 av.Jc). La première trace écrite avec l'apparition du cheesecake vient du livre "De Agricultura", écrit par Marcus Porcius Cato en 120 ap.Jc environ.

Voici la recette authentique : 2 livres de fromage et une de farine.

En l'adaptant aujourd'hui :

500 g de ricotta ou de brousse

180 g de miel liquide

2 œufs

125 g de farine Graines de pavot

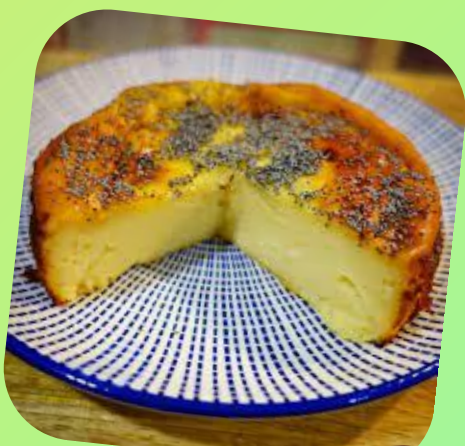
Mélanger dans un saladier la ricotta et la farine.

Y ajouter le miel et les œufs. Bien mélanger le tout, pour obtenir une préparation légèrement liquide et sans grumeaux.

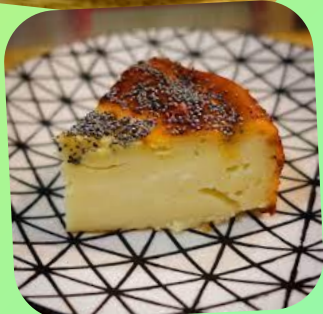
Huiler le fond d'un plat en terre cuite et y verser la préparation.

Couvrir le plat d'une feuille d'aluminium et mettre au four à 180° pendant 45 mn.

Une fois le gâteau cuit (le centre doit être ferme), le retirer du four, le laisser tiédir. Remettre une couche de miel et saupoudrer de graines de pavot. Le gâteau est meilleur tiède, mais on peut le consommer froid.



Savillum



Voici la recette à l'ancienne, je vous laisse vous débrouiller :

Broyez bien deux livres de fromage dans le mortier ;

Quand il y sera, mêlez-y une livre de farine de froment, ou seulement une demi-livre de fleur de farine, si vous le désirez moins compact, et incorporez le tout avec soin. Moulez vos pains, placez-les sur des feuilles, et laissez-les cuire lentement sous la tuile et sur une plaque chaude.

Le Pain Libum

ou Pain des Dieux

Il s'agit de petits pains que les Romains préparaient et appelaient , de délicieux petits pains au fromage sucrés utilisés dans les rituels comme offrande aux dieux. Leur nom provient du mot "libations", qui désigne les sacrifices réalisés lors des fêtes importantes et pour le culte domestique, où l'on plaçait un morceau de ce pain sur l'autel et le reste était distribué parmi les fidèles et les participants.

Ils sont facilement préparés avec de la farine, des œufs, du fromage frais, puis cuits au four et accompagnés de feuilles de laurier, puis imprégnés de miel. Ce sont de petits pains idéaux pour être associés aussi bien à des plats sucrés que salés. Vous serez surpris par la simplicité de leur préparation et par leur délicieux, tendre et savoureux résultat, avec un arôme étonnant.



Pain Libum



Pain Libum

Les élèves gourmands